

LYON-CHARBONNIÈRES

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THEATRES, CONCERTS, SPORT, STATIONS THERMALES, MODES

RÉDACTION, ADMINISTRATION
ET ANNONCES :
Aux Bureaux provisoires du Journal,
IMPRIMERIE PASTEL, 10, PETITE RUE DE CUIRE

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAISANT LE SAMEDI

ABONNEMENT D'ÉTÉ
Donnant droit à l'entrée permanente, quotidienne
et gratuite au Casino Kursaal de Charbonnières
20 Francs

LYONNAISERIES

QUOI de nouveau, cette semaine? Les jeunes ne s'occupent que de la réouverture du Grand-Théâtre, et c'est affaire à mon collaborateur Frédéric de compter les lances rompues en l'honneur de ces dames du chant ou de ces demoiselles de la danse. Les moins jeunes laissent cette comédie là de côté pour s'intéresser plus particulièrement à celle qui vient de se jouer à Paris entre M. Ferry, M. Wilson et le roi d'Espagne.

Il y en a aussi que la mélancolie naturelle de leur esprit porte à se plonger attentivement dans les commentaires qui naissent autour du mouvement judiciaire comme les boutiques d'Ave-Maria autour d'un sanctuaire miraculeux. J'affectionne cette comparaison parce que j'ai été élevé dans cette idée sage et bien pensante que la justice était un sanctuaire. En ce cas, la pauvre chapelle vient de recevoir un terrible choc, et la lézarde est telle qu'on se demande si tout cela est désormais bien solide. — Mais je crois prudent de vous faire grâce du reste de la glose. Je ne vous parlerai pas non plus de M. de Bismarck et nous laisserons se perdre à l'horizon les dernières fanfares de nos gymnastes et de nos sauveteurs de dimanche. Car enfin, avec la pluie qui tombait, vous n'auriez pas mis un chien à la porte. Un chroniqueur était donc excusable de s'abstenir... à domicile. Et je me suis d'autant plus allégrement abstenu que j'ai fait ce simple raisonnement : Si les gymnastes courent le danger d'être emportés par les cataractes du ciel, les sauveteurs sont là pour les sauver et gagner de nouvelles et glorieuses médailles. Les simples curieux comme vous et moi ne feraient que gêner cette superbe manœuvre, restons chez nous à l'abri des tempêtes et goûtons l'égoïste plaisir de regarder — bien au sec — les pauvres diables qui pataugent dans la boue du macadam ou dans les flaques d'eau du pavé.

Il n'est même pas désagréable de passer ces inspections rapides — et détaillées cependant — de tout ce qui circule devant nous sur le trottoir pendant que l'eau tombe et jaillit, obligeant les femmes à montrer la cheville qui fait deviner la jambe, et les hommes à retrousser le pantalon qui dissimule les lourdes attaches et les « abattis » à la Charlemagne. Avouons-le en toute humilité, ô mes sœurs lyon-

naises, vous ne soignez pas vos petits pieds à l'égal des Parisiennes. Il pèse sur les plus jolies femmes de par ici comme une hérédité fatale qui les pousse à se fourrer dans du veau maroquiné ou du satin claqué. Et savez-vous la première conséquence de ce goût dépravé? — C'est qu'un odieux mensonge est en train de faire le tour du monde entouré de respect et de considération à l'égal d'un proverbe de l'Eclésiaste, à savoir que les Lyonnaises ont de vilains pieds que dix générations d'aïeux ont aplatis sur les pavés pointus de la vieille et noire cité et que des siècles de bitume et de tramways ne parviendraient pas à ramener à de minuscules proportions.

Eh bien, j'en appelle à toutes mes lectrices! ont-elles de vilains pieds? elles savent pertinemment le contraire et quand elles ont débarqué de ces bateaux, de ces paquebots, de ces transatlantiques qu'elles nomment leurs bottines, elles se trouvent en face de quelque chose de très blanc, de très rare et de très mignon. Qu'elles s'informent plutôt auprès de leurs amis — on a toujours un ami; et je ne conseille pas d'aller demander l'avis des maris, ces seigneurs et maîtres se faisant trop souvent un déplorable plaisir de refuser à leurs victimes d'épouses la plus petite satisfaction morale.

Mais, en vérité, je vous le dis, ô mes concitoyennes, vous péchez par la chaussure et semblez ignorer l'attrait d'un soulier coquet, au talon hardi, à la cambrure déterminée, à la tournure futée et spirituelle. Car certaines bottines claquent sur l'asphalte avec un esprit diabolique; et rien ne reste de l'élégance et la grâce d'une femme quand le satin de sa jupe n'est pas frôlé par un petit chef-d'œuvre piqué, verni, mordoré, — l'infini de la fantaisie dans une miniature étroitement souple.

Vous me direz que la coquetterie du soulier conduit directement à celle du bas. Vous y tenez donc bien à ces produits classiques de la bonneterie écruë qui grossissent la jambe là où elle devrait s'effiler en dessinant hardiment des chevilles bien sorties? Les Espagnoles qui, à défaut de leur visage, montrent volontiers leur joli pied, ont inventé le bas de soie rose et tiennent en haute estime le bas de soie noire. Elle savent bien, toutes ces majas, que sous la maille soyeuse, la jambe semble se raffermir, ses richesses s'enfler et ses délicatesses s'amincir. Les Parisiennes qui ne passent pas non plus pour abandonner leur part de coquetterie ont découvert que le fil très fin rendait presque

les mêmes services que la soie. Elles ont créé le bas de fantaisie qui enroule autour du mollet ses bariolages élégants, mais les unes et les autres ont renoncé au bas blanc des grand'mères, et de toute la partie du sexe aimable qui a donné — bon gré malgré — sa démission de femme coquette et, par conséquent, de femme aimée.

Méditez sur toutes ces choses, ô Lyonnaises, pensez à vos bottines, cassez aux gages les cordonniers qui vous trahissent en vous « défigurant » (je ne trouve que ce mot absurde) et n'oubliez pas les jolies jambes roses des Espagnoles et les mollets multicolores des Parisiennes.

— Mais, monsieur, nous ne montrons pas nos mollets.

— Ah! madame, vous comptez sans la boue, les trottoirs et les berlins dont parlait Musset.

Il n'y a plus de berlins, c'est vrai, mais vous allez tous les jours en tramway.

Et puis, lui!...

PAUL BERTNAY.

LA SEMAINE

LA VOIRIE

COMMENT faut-il, à Lyon, se transporter d'un lieu à un autre? La voirie rend impossible tous les modes usités depuis que le monde est monde, sauf le ballon. A pied, les talons de bottines, — lorsqu'on a résisté à la mode des boîtes à violon dont se chaussent les élégants, — entrent dans les intervalles des cailloux du Rhône, des pavés déplacés et dans les trous de l'asphalte mal entretenu. En voiture, on est secoué comme dans une cariole de maraîcher, malgré les meilleurs ressorts, qui résistent à peine aux soubresauts que donnent aux roues les enfoncements de la chaussée et la déplorable disposition des regards d'égouts. Il faudra faire adapter aux voitures le nouveau système de roues à bandages de caoutchouc, si l'on veut amortir les chocs, mais quel caoutchouc résistera à un pareil terrain. Enfin, même au Parc, il faut renoncer à se promener à cheval et les cavaliers voient tomber leurs meilleures bêtes dans des sortes de pièges dus à MM. les employés de la voirie. Le cheval se brise les jambes, il faut l'abattre, et le cavalier risque de se casser les reins. Ah! ça, y a-t-il, ici, un employé de la voirie? S'il n'y en a pas, qu'on en nomme un; s'il y en a un, qu'on le guillotine.

L'ESPRIT S'EN VA

NOUS ne savons donc plus rire en France, et le français si malin, qui inventa le vaudeville, est donc plus grossier qu'un saxon. Il n'est pas venu à tous ces brailleurs insolents qui finiraient par rendre nécessaire quelque guerre désastreuse, l'idée de prendre « à la blague » comme on disait il y a quelques années encore, la mode assez ridicule des rois de mascarader dans les uniformes des pays qu'ils visitent. Au

Feuilleton du LYON-CHARBONNIÈRES

CHRONIQUE THERMALE

COMMENT NAÏT ET GRANDIT UNE STATION THERMALE

DLUSIEURS demandes d'explications et de renseignements me sont arrivées après la publication de mon dernier feuilleton. Elles me proviennent de deux sources très distinctes : des futurs acquéreurs de villas et des futurs souscripteurs à l'emprunt obligataire qui se prépare.

Aux seconds, j'ai pour principale réponse à annoncer que, dans quelques jours, les prospectus et avis indiquant les conditions de la souscription vont être publiés.

Pour le résumer en deux mots je répéterai ceci :

Après avoir engagé à Charbonnières près de deux millions qui dès la première année ont produit un bénéfice net de plus de cent mille francs, l'administration des eaux a pensé que la tâche dévolue à son initiative privée était achevée. Charbonnières est fabriqué de toutes pièces et solidement. Les installations médicales, les services de confort et de luxe, le sol où doit se créer la ville d'eau, tout est aménagé, tout est en état, tout a déjà été éprouvé par l'expérience de plus d'un an. Charbonnières vit de sa vie propre, se suffit à lui-même et rémunère largement des peines et des dépenses qu'il a coûtées.

Mais Charbonnières n'est encore qu'un établissement thermal admirablement situé à la porte d'une grande ville. L'ambition de ceux qui l'ont créé est de lui donner l'importance et les mœurs d'une véritable ville d'eau, station d'été comparable aux thermes en vogue, station thérapeutique, hydrothérapie et hygiénique,

fréquentée à l'égal de toutes ces localités françaises ou étrangères qui ne se recommandent pas d'un plus puissant agent de médication ou d'une station plus pittoresque et plus accessible.

Pour cela, il faut que l'établissement thermal devienne le centre d'un agglomérat de villas, de cottages, de chalets. Il faut qu'une population sédentaire naisse autour des bains et du Casino, il faut que cette population soit bourgeoise, élégante, amie des distractions artistiques et mondaines, il faut que la villa fasse marcher l'hôtel et que l'une et l'autre sollicitent le baigneur et le citadin fatigué de la cité.

Pour obtenir ce résultat, il faut attirer les acheteurs et les locataires de villas par l'attrait d'une installation toute faite et par celui — plus grand encore — d'une grande facilité pécuniaire à pouvoir s'offrir cette installation.

Mais plus on facilitera les combinaisons financières qui permettront à nos futurs colons de venir coloniser Charbonnières sans s'engager dans des aventures désagréables, plus on aura besoin de capitaux disponibles. Plus long sera le crédit qu'on lui concèdera, plus importante sera la somme indispensable aux entrepreneurs du Spa français.

C'est pour cette raison qu'ils demandent douze cent mille francs au public capitaliste. Le placement qu'ils offrent est un placement sur première hypothèque de toute sûreté. En lui faisant rapporter cinq pour cent d'intérêt annuel, ils restent dans les limites qu'on ne saurait dépasser sans déprécier la bonté de l'opération qu'ils proposent. Les douze cent mille francs qu'ils empruntent sont garantis par plus de deux millions d'immeubles, constructions et installations immobilières dont les prospectus vont donner la liste détaillée avec contrats notariés et factures d'entrepreneurs à l'appui. C'est à un franc près et en prenant les chiffres officiels de toute acquisition de terrains, de la quittance pour solde des constructeurs de tout ce qui est agencé à Charbonnières, c'est en évaluant les terrains dont l'achat n'est pas récent au plus bas prix de la localité que les administrateurs de l'établissement thermal ont établi la valeur exacte — marchande — du gage de leurs obliga-

taires. Ce gage est estimé à un chiffre qui dépasse de moitié celui de l'emprunt qu'ils contractent. Quelle première hypothèque vaut celle-là?

Mais, non seulement ce gage a une valeur mobilière, mais il a une valeur industrielle, c'est-à-dire que non seulement il est une garantie mais encore fonctionne-t-il activement pour assurer le paiement des intérêts en même temps que la sécurité des prêteurs. En une saison, Charbonnières mal connu, mal compris, dénigré comme tout ce qui a le désavantage de s'organiser sans bruit et sans tapage tout près de sa future clientèle (on a de la peine à prophétiser dans son pays), Charbonnières, à peine ses plafonds séchés et ses services inaugurés, a produit en cinq mois plus de cent mille francs de bénéfices nets. Leur état ainsi que celui des frais qu'il a coûtés, sera mis à la disposition des intéressés. Comme ce sont deux ou trois des maisons industrielles les plus importantes de Lyon qui ont encaissé au fur et à mesure, chaque semaine, tous les revenus nets de l'établissement thermal et des fermages du Casino et autres installations, l'erreur n'est pas possible sur ce chapitre que sur celui de la valeur vénale de l'ensemble des immeubles. — Voilà pour la sécurité.

Pour les avantages concédés aux obligataires, il n'y a besoin que de rappeler ceci :

Les obligations sont de cent francs, libérées à l'achat à quatre-vingt-quinze francs, remboursables à cent dix francs par amortissement en cinquante ans, productives d'un intérêt de cinq fr. nets d'impôt et garanties par l'hypothèque prise au premier rang sur tous les immeubles de l'établissement thermal.

Ajoutons enfin que tout acquéreur de terrains et de villas ainsi que tout fournisseur de l'établissement thermal de Charbonnières, aura la faculté de se libérer en obligations au cours du jour, et que tout obligataire gêné pourra emprunter à la caisse de Charbonnières jusqu'à concurrence de la moitié de la valeur de ses obligations, ce qui contribuera d'autant à rendre ces titres négociables, faciles à réaliser et assurés d'une plus value certaine : on sait d'a-

lieu de tant crier grossièrement et bêtement, contre ce petit roi qui a endossé la tunique de uhlan qu'on lui donnait parce que celui-ci avait fait partie de l'échange de politesse entre les majestés, que ne lui a-t-on envoyé un uniforme français. On lui a bien mis autour du corps le grand cordon de la légion d'honneur.

Il eut été amusant de le faire se vestir en dragon ou de l'introduire dans une cuirasse française au sortir de l'habit prussien. La chose n'est point à conséquence, car ce colonel qui ne commande pas, qui parade en passant et sur lequel passent les vêtements de colonel comme les redingotes sur la poupée d'un tailleur, ne sera jamais à la tête de ses régiments autrichiens, prussiens ou autres. Oh ! si on l'eut nommé caporal, c'eût été autre chose, car c'est le premier pas pour être un vrai militaire et ce fut le plus grand honneur que crurent faire les soldats à leur empereur, mais colonel de parade, pour un jour, comme en une soirée de bal à l'opéra, ou de même qu'un ténor dans le rôle de la *Dame Blanche*, n'était-ce pas une gaillarde et gauloise réponse à la ruse prussienne. Nous avons écrit comme des butors, quand il fallait railler comme des gens d'esprit.

LE BRANTOSME LYONNOIS

D'UN ROBIN QUI CUYDOIT
« DIRE ET FAIRE » ESTRE DEUX.

POUR ce que moult raillards Lyonnais, sans oublier un douzain d'honnêtes et prudes dames, m'ont doucement requis de faire suite et durée à ces contes d'entre Saone et Rhosne, je prends mon party, en guallant serviteur de messire public et m'appreste à quérir es profondeurs de mon vieil chef quelques playsantes historiettes d'après boyre, — et honny soit qui mal y pense.

Ains me convient tout d'abord de faire amende honorable pour nostre conte de l'autre foys.

S'agissoyt, comme savez, d'un échevin Lyonnais qui aurait entrepris contrebande horrifiquement pétonique. Or, m'estoys-je fort laissé trupper. Toutes feuilles publiques avoyent dict et redict telle aventure estre des plus véridiques, tant et si bien que le bruyt s'étoyt fait entendre à mon oureille senestre, laquelle est estimée moult plus fine que l'autre.

Sur quoi mon douloir est grand d'estre contrainct à proclamer ma faulseté. Si bien est à Lyon un contrebandier inclyte et redoubté, ledit onque ne fut échevin ni mesme petit marmouzet d'échevinage. Le mesme nom est à tous deux, de quoy seroyt injuste de faire aulcun reproche audit échevin. Il porte nom tel que ses ayeulx paternes luy ont légué en hoirie honorifique. D'austres que luy respondent en surplus à pareil cry de rallyment. Le tout quoi démontre une foys de plus moult asnes estre en foire qui soy nomment Martin. Adonc nostre Martin onques ne fit contrebande laquelle est du fait d'un aultre Martin — et suys-je fort aise d'y proclamer haultement par amour et révérence de dame vérité, laquelle tousjours à moy sera guidé aymé et étoile polaire. Retournons à nostre Robin.

Ledit fort aimoyt filles gentes et frisques, et moult les préféroyt jeunettes, estimant chair de tendron plus douce à croquer que cuir tanné de vieille orde et puante.

Ains comme n'avoyt le temps de chasser tel gibier à cornettes s'adressoyt-il par habitude à charitables matrones fort expertes en telles pratiques honnestes, discrètes et avantageuses.

Or, advint un beau jour que, par imprudence, une honneste pourvoyeuse de semblable marchandise, fut tra-duicte pardevant le tribunal où siègeoyt nostre Robin,

vance que les placements de premier ordre ne restent pas longtemps à un taux représentant cinq pour cent nets.

Pour le surplus des renseignements relatifs aux futurs souscripteurs des douze mille obligations hypothécaires de Charbonnières, je renvoie mes lecteurs aux prospectus et avis officiels que nous allons, selon toutes probabilités, publier dans notre prochain numéro, en même temps qu'ils seront lancés sur le marché financier, — et je passe à un autre ordre d'idées.

On m'a demandé des explications sur ces ventes de terrain et ces constructions de villas sur plan dont j'avais déjà dit un mot la semaine passée. On comprend bien, m'a-t-on écrit de plusieurs côtés, les avantages de la situation de Charbonnières. Nulle part aux environs de Lyon, on ne saurait trouver, plus près de la ville, dans un site plus charmant, avec une pareille facilité de communications, le point idéal où on rêve une maison des champs. Là, dans ce parc qui s'étend derrière le Casino, il y a deux cent vingt mille mètres de terrain à vendre. Ce terrain est admirablement boisé. C'est une forêt de chênes et de pins centenaires. La vue, merveilleuse, s'étend sur toute cette belle vallée du Rhône, que délimitent, au sud, les dernières pentes des Alpes. Là, les jardins paysagers ne sont pas à créer ; ils existent plus ombreux, plus pittoresques que ne le dessinait jamais un horticulteur de génie. Il n'y a qu'à tracer des allées dans la forêt, y réserver des pelouses et s'y installer pour goûter la tiède fraîcheur des salles d'ombrages, pendant que le soleil grille les maigres plantations du voisin, qui a été obligé de « planter » son jardin et son bois anglais. Mais comment se bâtiront ces maisons, dans quelles conditions, dans quelles proportions ? — C'est à quoi je vais brièvement répondre.

On les construira sur plan et dans le terrain choisi et acheté par l'acquéreur. Ainsi, vous, Monsieur, vous avez envie de profiter de la combinaison des administrateurs de Charbonnières. Vous hésitez fort, — et je le conçois, — à déboursier *hic et nunc* une somme de trente à quarante mille francs pour acheter une maison

lequel passoyt pour juge prudhomme et intractable, condamnant sans sourciller, remuant fort des babouines contre tous criminels, et s'écrivant volontiers à haute voix : Oh ! Oh ! Oh ! je ne comprends ni ne puis comprendre si grant malice advenir en l'esprit d'autrui !

La dicte pourvoyeuse de chair fraîche estait reprochée de faire méchant trafic et marché en offrant à ses pratiques moult tendrons plus jeunes que n'est autorisé par la loy du royaume. Il convient savoir, en effet, que n'est permis ici aux gentes poulettes d'aller guallamment coqueter (qui veut dire suivre le coq) que lorsque sont en âge de savoyr la raison pourquoi ledit coq est une hardye et playsante bestiole. Lequel âge n'advient, dict la loy, qu'en leur vingtième renouveau. — En quoi m'est avis que la loy moult tarde sur le petit cueur des gentes demoyelles françoyses. Ains poursuivons ce récit.

La dicte pourvoyeuse n'avoyt attendu ni le vingtième ni le dix-huitième, ni le quinzième desdits renouveaux ; et pour tous iceulx méfaits nostre Robin courroucé, espouventé, navré et oublyant son goust tendronique du soy pour ne soy soubvenir que de son horrifique mestier de juge, luy disoit doctoralement, magistralement, robinement et sévèrement :

— Respondez, vilaine, orde, mal faisante, respondez pourquoi toujours vous débauchez icelles jeunes poulettes et non poules en estat de pondre beaux œufs frais ?

— Voire, répliqua-t-elle, messire juge, quand chez moi vous advenez cherchant gente compagnie, jamais ne les trouvez-vous assez jeunes !

Et qui fut quinquant ? — pas moy vrayment.

— Fi !

Feu BRANTOSME.

SIMILITUDE

SONNET

NOSTRE ami Sarrazin nous envoie une carte de visite aux rimes sonores. Voici le joli sonnet qu'il a eu l'amabilité de nous dédier.

*Sous les feux dévorants des jours caniculaires,
Un serpent affamé, réchauffant ses anneaux,
Traiteusement guettait, sur l'arbre, deux moineaux
Qui fuyaient les ardeurs des lourds rayons solaires.*

*Rampant, puis s'enroulant autour des arbrisseaux,
Humant sa proie, arquant ses larges maxillaires,
L'un des pauvrets tomba sur ses fines molaires,
S'y déchira les chairs et s'y brisa les os.*

*Autre oiseau, savourant, un soir, à ma croisée
L'air frais et le bonheur, toi couleuvre rusée,
Tu fascinas mon œil de ton regard vainqueur.*

*Et dès lors poursuivi par tes charmes perfides,
En tombant dans tes bras de voluptés avides,
J'y déchirai ma vie et j'y brisai mon cœur.*

JEAN SARRAZIN.

de campagne — et encore faudrait-il en trouver une aussi bien placée que les villas de Charbonnières, desservie par plus de trente trains de chemins de fer, à portée de tous les fiacres et omnibus, à la porte d'une station balnéaire où toutes les ressources sont accumulées : télégraphe, poste, etc. — et ce n'est pas tous les jours que vous dénicheriez cette pie au nid. Ces propriétés-là ne sont pas de celles dont on se défait volontiers.

Mais si vous hésitez à faire cette dépense, êtes-vous tout disposé à réserver chaque année un ou deux mille francs au paiement progressif d'une maison des champs dont vous seriez, du premier jour, propriétaire et usager ?

Dans ces conditions, voici la façon dont vous pouvez procéder : elle est enfantine de facilité. Vous prenez votre canne et vous allez vous promener dans le bois du parc de Charbonnières. Après avoir fait vos trente-six tours, vous trouverez indubitablement un coin plus agréable que les autres. Vous y aurez remarqué des végétations particulières, des accidents de terrain pittoresques, la possibilité d'y organiser de gentils agencements, que sais-je. Vous n'avez alors qu'à mesurer l'espace qui vous conviendra, à le délimiter, et cela fait, vous irez vous aboucher avec l'administration des bains.

Montrez-moi, lui direz-vous, des plans de villas, chalets ou cottages. Alors on vous exhibera toute une série de plans en élévation, en coupe et en perspective. Vous pourrez choisir entre des constructions de tous les prix et de toutes les grandeurs. Vous opterez pour le chalet façon Suisse ou la villa à l'italienne. Si le cottage anglais a pour vous plus de charmes, vous vous déciderez pour le cottage anglais. Tout cela variera entre des prix allant de douze à vingt-cinq mille francs. Votre choix fait, vous irez avec un géomètre sur les lieux où vous aurez jeté votre dévolu. On vous mesurera, par les procédés les plus géométriques, la surface de l'emplacement que vous aurez désigné, et vous n'aurez plus qu'à rentrer chez vous jusqu'au printemps prochain. Pendant que vous serez tranquillement à votre bureau ou à votre comptoir, l'administration vous aura fait bâtir votre maison, et vous reviendrez

L'UNION GÉNÉRALE

DRAME EN CINQ ACTES ET PLUSIEURS TABLEAUX

(Aux Célestins).

N jeune auteur lyonnais nous a consulté sur un projet de drame local en cinq actes. Dès le premier mot, nous avons tremblé à la pensée du grand œuvre de M. Courbet où le pauvre Montbazou arrivait au milieu d'une forêt, vêtu d'une armure et coiffé d'un casque, à travers la visière duquel il faisait une conférence politique, mais notre nouveau dramaturge ne paraît pas devoir tomber dans le sérieux comique, il raisonne fort bien son affaire.

Après avoir rendu hommage aux qualités de « Patrie » tout en constatant que le public du drame se moque absolument de ce qui se passait, il y a quelques siècles, dans les Flandres ; sans méconnaître la valeur du coup de Nevers — contesté, il est vrai, par les maîtres d'armes — ni mettre en discussion l'encouragement que donnerait à un auditoire de bossus le beau redressement de l'épide dorsale de Lagardère au dernier tableau, il nous a démontré, point par point, que la vraie pièce d'actualité — à Lyon surtout — avait pour sujet tout indiqué l'Union générale.

Il n'est pas, en effet, de Lyonnais, des petits aux grands, que ceci n'ait touché.

L'aventure de la belle blonde qui poussait M. Fédor et ses amis à la hausse et qui, aujourd'hui, leur reproche si bruyamment la baisse, nous avait valu déjà l'envoi de quelques actes ; mais ça manquait d'ampleur. L'auteur qui entend mettre la Banque cléricalle en cinq actes a plus d'envergure.

Il prend son sujet *ab ovo* et le suit *usque ad mala*.

Son prologue est superbe et promet un magnifique décor. On verrait les bureaux de la Société, installés dans le coin du Grand-Hôtel de Lyon ; puis, la queue des badauds et les groupes où les figurants intelligents pourraient imiter quelques-unes des têtes qui avaient alors l'attitude la plus hautaine, vrais galbes de millionnaires, redevenus bientôt Job comme avant.

Il y a un joli tableau de la ville dans ces mois de joie, d'orgueil et de liesse. La gaité des commis de magasins et des sauteurisseaux qui goûtaient les délices que donnent les soupers fins, en libertine compagnie, sera un curieux contraste auprès de la mine si vite déconfitée de ces victimes d'une fantaisie de la fortune, qui rappelle les contes de fées. Sur la toile de fond, on apercevrait la salle des Pas-Perdus du Palais de justice où le krach a fait pleuvoir une manne bienfaisante de procès dont les averses fertilisantes — sur ce terrain seulement — n'ont pas encore cessé.

Ce qui nous a le plus intéressé dans le plan de notre concitoyen, c'est la partie de son drame qu'il consacre aux séparations de biens. Il débute par un décor représentant un magnifique hôtel à Paris. Le prince arrive chez la princesse qui se prépare à aller à la Madeleine entendre le prédicateur à la mode — un de ces orateurs passionnés, que leurs supérieurs sont obligés de retirer de la fournaise, de temps en temps, lorsqu'ils commencent à flamber eux-mêmes.

— Madame, la baisse est venue, dit le prince avec gravité.

— Prince, que voulez-vous dire ? répond doucement la princesse.

— L'Union générale s'effondre, notre fortune est menacée.

— Impossible, s'écrie la princesse, le pape avait accordé sa bénédiction.

— Nous sommes seuls, madame, parlons sérieusement. Il faut une séparation de biens. Les reprises auxquelles vous avez droit, vous mettront en possession de mes immeubles qui échapperont aux créanciers : je serai ainsi insaisissable... et n'étant plus chez moi dans les domaines de mes aïeux, je n'aurai pas à regretter cette modification de notre contrat qui me permettra de vous devoir l'hospitalité... chez vous.

— Entre nous, prince, il n'est point de ces distinctions. Il importe seulement que rien ne soit changé dans notre train de maison.

Faites ce qui est nécessaire ; voici ma procuration pour mon avoué ; puisqu'il est convenu, ajoutez gracieusement la princesse, que je dois plaider contre vous, veuillez, vous-même, indiquer mes griefs... et je pars immédiatement pour la Madeleine.

— Quel est le sujet du sermon, chère amie ?

— Devoir et sacrifice.

— Admirable sujet que le père Didon traitera à ravir...

simplement aux premiers beaux jours en prendre la clef et vous y installer.

Mais le paiement ? Si vous avez acheté mille mètres de terrain à cent francs, cela fait cinq mille francs. Si vous avez choisi une maison sur plan cotée quinze mille francs, cela fait un total de vingt mille francs. Vous n'aurez plus qu'à vous entendre avec l'administration sur le chiffre de l'annuité payable en un certain nombre d'années pour devenir, dès à présent, maître et seigneur d'une maison de campagne toute neuve, toute fringante, bâtie pour vous, à votre convenance et à votre prix. Au bout de dix ou quinze ans, sans vous en apercevoir, vous trouverez tout doucement votre dette éteinte, votre acquisition liquidée et votre fortune augmentée d'un capital de vingt mille francs : tout cela pour un ou deux milliers de francs que vous aurez facilement économisés sur vos revenus de chaque année pendant le temps nécessaire à solder votre dette, capital et intérêts.

Mais ce capital lui-même aura considérablement augmenté par le voisinage de tous ceux qui auront eu la même idée que vous et auront recouru au même procédé. Le terrain que vous aurez acheté cent francs quand il était pris dans un bois de haute futaie aura triplé, quadruplé quand il sera au centre d'une région en vogue, semée de coquettes habitations, chaque jour mieux appréciée de tous et d'autant plus recherchée qu'il deviendra difficile de se caser dans ce petit Eldorado pittoresque. Voyez ce que sont devenus les terrains achetés à bas prix autour de Nice, de Cannes, d'Arcachon et de toutes les localités où la foule attire la foule et où l'on va passer l'hiver ou l'été, d'abord parce que l'hiver ou l'été y sont charmants et surtout parce qu'on s'y retrouve entre gens de même monde et de mêmes goûts.

Voilà ce que c'est que l'achat de terrains et de villas sur plan dont je vous parlais l'autre jour. Si j'ajoute que, porteur d'obligations de Charbonnières, vous pouvez vous libérer de vos annuités en obligations au pair, je vous aurai enseigné la meilleure façon de placer votre argent d'abord — et de l'employer ensuite.

LE DOCTEUR.

Et le prince se rend chez l'avoué de la princesse pour faire sans retard prononcer, contre lui, par défaut, la séparation de biens qui doit lui éviter plus tard les inconvénients de la responsabilité si cocasse des vingt millions imposés comme première indemnité aux administrateurs de l'Union générale.

L'auteur espère que cette scène, sobrement et dignement traitée, produira bon effet.

Il compte offrir comme contre-partie, et pour faire ressortir la grandeur d'allures avec laquelle les hauts personnages traitent la procédure, une scénette entre des époux actionnaires qui, eux, se séparent, afin de ne pas payer les 375 fr. réclamés par le syndic.

Le théâtre représente une boutique de gros épicier d'un faubourg. Il y aura des bougies pendues par la mèche, des harengs au détail et, sur la gauche, au fond d'un grand tonneau à demi-plein d'eau, dessaleront les morceaux de morue... Enfin, ce sera plein d'exactitude scénique.

— Eh bien, nous voilà frais, s'il faut payer 375 francs sur ces vingt actions. Ils feront saisir nos marchandises; faut-il, bon dieu, que tu aies acheté ces maudits papiers.

— Ah! la bourgeoise, faudrait pas t'en prendre à moi, je voulais agrandir le magasin et faire des réparations; c'est toi qui m'as dit, en revenant de confesse, que nous deviendrions millionnaires avec ton Union.

— Est-ce que je savais, moi. Et pourquoi as-tu signé sur ce registre, ces affaires de transfert.

— Pardi, c'est l'agent de change qui m'a obligé.

— Sans ça, bêta, ils ne sauraient pas que nous les avons eues et il n'y aurait pas 375 à leur donner. Il ne les a pas tous fait signer, va.

— Ça, c'est bien possible; car il ne veut pas montrer à qui il les a vendues. C'est bien sûr qu'il y en aura qui donneront quelque chose et on ne trouvera pas leur transfert à ceux-là.

— Eh bien! mon homme, tu ne sais pas, puisqu'ils font des affaires comme ça, séparons-nous; mets tout à mon nom, et moi j'ai rien signé, ils ne me peuvent rien.

— Et puis, tu me flanqueras à la porte après, pour rester avec ce grand benêt de Jean qui descend toujours après toi à la cave.

— Non, jamais, je te jure, foi d'honnête femme; tiens je lève la main.

L'épicier va chez l'avoué. Le rideau tombe pendant que le benêt de Jean embrasse l'épicière derrière la pile de fromages de gruyère.

L'auteur pense que ce jeu de scène indiquera à un point de vue particulier les avantages de l'Union générale.

A côté de ces grandes lignes se placeront des parties qui contiendront des peintures de mœurs lyonnaises bien enchassées dans l'action qu'elles ne retarderont pas. On verra la grande réunion des actionnaires au Casino; on cherche déjà une utilité *di primo cartello* qui commencera le discours de M. Andrieux que le Comité interrompit en le faisant acclamer membre du dit Comité qui s'était nommé lui-même. Sur le programme, ce tableaux'intitulera: l'art de mettre la lumière dans le Comité.

Un tableau indiqué sous la rubrique: Les démarches pour le cours de compensation et les délibérations du tribunal de commerce sera sobrement traité; on lèvera simplement la toile du fond et on montrera les coulisses. Puis, vite, on éteindra discrètement le gaz, à cause des indiscrets.

La salle des ventes fera un tableau important pour lequel on compte sur les plus beaux coups de brosse de M. Genivet. On reconnaîtra sur le parquet tous les meubles des agents de change et même leur vestiaire. Dans les acheteurs, quelques amis surenchérront pour acquérir les objets de première nécessité et leur offrir une chemise et un pantalon. On les devinera alors se vêtissant, derrière un rideau, de ces frusques indispensables pour reparaitre en public. On fait beaucoup de fond sur cette scène touchante pour arracher des larmes, des troisièmes au poulailler.

Comme nous signalions au jeune écrivain combien est nécessaire, dans tous les drames, un personnage gai, comme Cocardasse et son petit prévôt, il nous a tout de suite prouvé qu'il songeait à tout aussi bien qu'un vieux fabricant de mélodrames. Son comique sera l'huissier et le prévôt de Cocardasse doit être un recors, — ce qu'on nomme de nos jours, par euphémisme: un témoin. Ledit huissier se présentera d'abord chez le prince; après une vigoureuse escarmouche avec les laquais galonnés, il arrivera dans le salon de la princesse qui, nonchalamment étendue sur une chaise longue, lui tendra le jugement de séparation et ordonnera à ses gens de le flanquer définitivement à la porte.

De là, il ira chez l'épicière qui, armée comme la princesse de sa séparation de biens, le poussera dehors; ici, le malheureux huissier, en reculant, tombera dans le tonneau où dessalait la morue et les habitués des troisièmes pleureront de rire après avoir déjà inondé leurs mouchoirs et leurs manches de chemise des larmes arrachées par la vente de la garde-robe des pauvres agents de change.

Notre auteur dramatique voulait terminer sa pièce par l'aventure de la rue de la République. On aurait vu un bon bourgeois lisant le *Nouvelliste* et, dans la rue, on entendait crier: « Achetez le journal le mieux informé; la condamnation de M^{lle} Schuder ou Schneider à un mois de prison pour bris de clôture! » Mais un vrai drame doit finir au moins par une mort violente. D'une part la vertu récompensée et le crime puni.

Le dernier tableau sera donc: Fédér sortant de prison se jette sur les seins de M^{lle} Schuder; ils vont entrer dans un cabinet particulier du café Riche. Tout à coup un des ruinés du krach leur brûle la cervelle et se fait sauter la sienne. Et pour donner satisfaction aux amateurs de vertu, le crieur d'un autre journal bien informé annoncera: Les séparations de biens annulés, les vingt millions versés aux créanciers.

PLANTEROSE.

MODES ET BIBELOTS

L'HIVER arrive, il envoie déjà ses brouillards et ses bises; pour nos modes l'hiver est la saison splendide, en trois mois nous avons plus de nouveautés, de luxe, d'élégance que dans les neuf autres.

La nouveauté du moment est de plus en plus aux lainages à dispositions ou façonnés dans leur ensemble. La mode a ainsi fixé son choix, au moins pour un temps, jetant, à profusion, sur des fonds de teinte neutre, les fleurs, les fruits, les feuilles, les

branchées; en un mot les fantaisies les plus variées, empruntées dirait-on, aux reflets dorés et pourprés des soleils d'automne.

Jamais on ne mit autant de vestes et de jaquettes mordorées, hannon doré et de taffetas changeants: feuilles d'automne. Le même courant nous ramène les tons rouillés sur les chapeaux ronds en touffes de plumes mélangées, sur les petites capotes, avec les pampresrougis, les houblons, sans préjudice des fruits de la saison et des baies de toutes sortes, nuancées délicieusement par les dernières caresses de l'été.

Les robes se font de plus en plus simples — simplicité relative — en raison des tissus employés, velours brochés, vigognes dans toutes les teintes, draps et peluches; beaucoup de jupons unis avec un ou deux petits plissés dans le bas mélangés de deux tissus, par exemple: l'un en velours, l'autre en drap; avec cela une longue polonaise ouverte derrière et à panneaux en uni également, mais garnie de larges revers garde française en velours; ces revers commencent à la taille derrière et devant pour se rejoindre à l'extrémité du panneau; le corsage de la polonaise est en drap et les manches en velours, avec rappel du premier tissu en parements.

Les confections d'automne sont ravissantes, nous voyons de longues redingotes bien faites pour faire ressortir l'élégance d'une jolie taille; le drap soleil, les gros de Sicile, les velours brochés, sont employés pour ces longs vêtements, garnis de jolis marabouts très veloutés et très seyants.

La douillette, ce vêtement commode et chaud, se fait toujours en tissu un peu plus épais: vigogne, drap foulé, kachmyr.

La belle visite longue ou mi-longue fait le vêtement plus habillé ou plus sérieux; il se fait en drap damassé, en velours ciselé, en peluche; comme surcroît d'élégance on l'assortit à la teinte du costume: là, nous pouvons employer comme garnitures les superbes marabouts et les passementeries à motifs veloutés qui sont les dernières créations de la saison.

B. D'ORNAY.

THÉÂTRES ET CONCERTS

GRAND-THÉÂTRE



La *Fuive*, débuts, potins, sifflets à roulettes, appels de la caille énamourée, grognements du sanglier domestique, exécution sommaire d'un second ténor du nom d'Idrac, voilà l'histoire de la soirée d'ouverture au Grand-Théâtre.

Or donc, nous étions conviés, lundi, à assister à l'inauguration de notre opéra, radoubé et remis à flot au moyen de trois cent mille plaques de blindage, signées Carré.

Jamais de la vie on n'avait rassemblé de pareils atouts dans les mains d'un directeur. C'est près de soixante mille francs par mois, presque trois mille francs chaque fois qu'il lève le rideau. En effet, la saison lyrique n'étant que de six mois, on suppose bien que le reste du temps l'opérette ou le drame ont le moyen de vivre et de bien vivre sans le secours de la municipalité. Ajoutez à cela le prix des places encore augmenté cette année et vous comprendrez que les spectateurs qui avaient loué leurs fauteuils huit francs nourrissaient le doux espoir d'entendre une *Fuive* de derrière les fagots.

D'autant mieux que, par les artistes de leur connaissance réengagés pour cette campagne, ils s'imaginaient avoir une idée approximative du restant de la compagnie. Queyrel, Bacqué, Bérardi, voilà des noms qui donnaient confiance et permettaient de supposer que leurs partenaires étaient de la même catégorie: de la première.

Hélas, tout n'est que déception en ce bas monde, les espérances des gens qui louent huit francs un fauteuil d'orchestre, comme les calculs de probabilité de ceux qui établissent des règles de trois ainsi conçues: Queyrel est à Bérardi comme Bacqué est à X; X sera qui vous voudrez, c'est l'inconnue à chercher, c'est Lamarche, fort ténor (des traductions) ou c'est l'inconnue déjà résolue et déterminée comme Montbert, autre fort ténor, mais celui-ci en tous genres. Je crois bien que leur genre à tous deux est de ne pas abuser du don naturel qu'on nomme la voix, — mais n'anticipons pas.

Si nous consultons le tableau de troupe, Lamarche (fort ténor, des traductions) qui, d'ailleurs vient de l'Opéra où il a eu l'honneur de jouer deux fois *Robert* (allons mettons trois pour être gentils et n'en parlons plus), Lamarche est le chef d'emploi et Montbert (fort ténor en tous genres) est la doublure. Il en résulterait que notre indulgence doit être plus grande pour lui que pour son chef qui se présente avec le prestige de l'Académie nationale de musique et du rang qu'il occupe tout en tête de la troupe.

Seulement, pour juger une doublure, il convient d'abord de connaître son chef de file. La raison indique que la seule façon logique de procéder est la suivante: On entend le ténor di cartello, on l'apprécie, s'il y a lieu on le reçoit, et c'est alors seulement que le second vient entrebâiller la porte. Pour l'accepter ou le refuser, on se guide sur beaucoup de raisons personnelles au doublé aussi bien qu'à la doublure. Le doublé a-t-il beaucoup de voix, on peut faire meilleur marché de cette qualité chez la doublure à laquelle en ce cas, on demande autre chose que de la vigueur et de la sonorité, etc., etc.

Ce système est d'autant plus excellent qu'il présente un immense avantage, celui d'éviter un coup de Jarnac auquel nous avons été pris trop souvent pour nous y laisser repincer encore.

Il nous est, en effet, souvent arrivé, au début d'une saison, de nous trouver en face d'un chanteur médiocre, présenté par la direction comme la modeste doublure d'un chef d'emploi dont le talent allait révolutionner la ville et les faubourgs. Comme c'était la doublure on l'acceptait

candidement. Et une fois accepté, il fallait voir quels chefs d'emploi on nous offrait? C'était une procession de ténors fourbus, éreintés, couronnés, ankylosés, asthmatiques et aphones. Leurs odysées à travers les sifflets et les pommes cuites recommençaient, chaque mois, à mesure qu'ils se succédaient les uns aux autres, et en somme c'est la doublure, la modeste doublure qui faisait tout le service et suffisait au répertoire entier. De cette façon nous étions mystifiés, bernés et pas contents. Aussi, avions-nous pris le parti de ne consentir au troisième début d'une doublure qu'après la réception de son chef d'emploi. Nous avions procédé ainsi avec M. Vachot et nous nous en étions fort bien trouvés. Je crois que ce sera de la simple prudence de rééditer le même système. Montbert en doublure, ça va bien; mais Montbert tout le temps, jamais de la vie!

Ce ténor a joué lundi la *Fuive* avec correction et goût. Sa voix est assez jolie, presque nulle dans le grave, fort menue dans le médium et claire et vibrante dans les trois notes extrêmes de son registre de poitrine. Il en résulte une interprétation lyrique d'une fatigante monotonie, interrompue de temps en temps par un éclat de voix dont le plus grand défaut est de ne pas faire corps avec le reste des sons émis par le chanteur. Applaudi dans ses deux phrases du premier acte (où il avait cependant assez raté son *ut* de « en toi seul ô mon Dieu ») il a été au-dessous du passable dans le deuxième et le troisième. C'était mince, mince, et d'autant plus mince que cette minceur venait aussitôt que l'artiste se ménageait savamment et prudemment pour son casse cou du quatrième acte. Il a eu raison, attendu qu'il a franchi brillamment cet écueil redouté de la gent ténorissante et qu'au passage de tous les *si* naturels et autres rocs périlleux, on l'a salué de sincères applaudissements dont le bruit a dû lui faire oublier celui des sifflets et des blagueurs. Mais enfin l'allegro de l'air de la *Fuive* ne constitue pas un répertoire suffisant; et pour le plaisir de l'entendre chanter sans accroc, nous nous refusons à faire bon marché de tout le reste.

Donc, Montbert n'a pas assez de puissance pour tenir — en pied — l'emploi de fort ténor dans un théâtre comme celui de Lyon. Donc, il ne doit être accepté qu'après connaissance faite de son chef de file.

Quant à sa partenaire, M^{lle} Briart, elle se recommande de qualités toutes différentes. Elle n'a ni l'acquis ni l'habileté de Montbert, mais sa voix est superbe, son physique des plus intéressants et elle a réussi du premier coup à se faire accepter d'un public qui ressemblait, en fait d'amabilité, à une assemblée de porcs-épics qui auraient mal fait leur digestion.

M^{lle} Briart chante un peu comme l'oiseau du bon Dieu qui file des sons sans savoir ni pourquoi ni comment. Elle lance sa voix à toute volée, à la diable, au petit bonheur, c'est très crâne, très osé, le plus souvent c'est réussi, et de cette façon audacieuse, — presque inconsciente, — notre nouvelle Falcon arrive à un brio et une spontanéité fort agréables.

J'ai dit que la voix était superbe comme étendue, comme volume et comme qualité. L'artiste est toute jeune, et j'estime qu'il ne faudra pas abuser de l'indulgence avec elle. Quand on a un pareil instrument, il faut bien qu'on apprenne à en jouer et nous y tiendrons la main: as pas pur, comme cela se gasconne dans le *Bossu*.

Mais ici s'arrête l'éloge ou l'hésitation dans l'appréciation de nos débutants.

Je ne reparlerai pas du deuxième ténor. Le malheureux a mordu la poussière entre le premier et le second acte de la *Fuive*. Si, d'ailleurs, on n'avait pas annoncé sa résiliation, il est certain que la représentation n'aurait pas pu continuer. Le « chabanais » prenait déjà les proportions de ces fêtes de famille si fort à la mode sous la direction Campo-Casso.

Quant à la chanteuse légère, M^{me} Redouté, elle a failli au second acte (n'a-t-elle fait que faillir?) subir le sort de son malheureux partenaire Idrac. Au quatrième elle s'est un peu relevée, mais si peu! si peu!

Elle a l'honneur de chanter faux comme si cela lui était imposé par son engagement, et quant à sa façon de phraser un andante, je m'abstiendrai de tout commentaire: je me contente de frémir encore.

Reste une troisième basse, Isaac, qui, concurrentement avec Sernin a tenu un petit emploi au premier acte. Drôle de voix, drôle d'émission, — après cela il trouve peut-être que c'est bien ainsi: respectons ses illusions.

Le ballet est gentil: allons, tant mieux! Si le parterre mis en belle humeur par les étrangetés de son ténor léger a fait un accueil gouailleur à ces demoiselles, cela prouve simplement qu'il était en train de rire un brin.

M^{lle} Gedda a beaucoup de talent, et sa sœur un talent fort correct — cela vaut mieux que la beauté.

Ce n'est peut-être pas l'avis de la deuxième danseuse, M^{lle} Valentine qui n'est autre que la petite Thibaudier du temps passé, grandie, embellie, et surtout devenue une fort gracieuse ballerine.

Brialou, le mime, a eu son succès accoutumé, plus accentué même que d'ordinaire. On l'a appelé au passage, réclamé, redemandé: Ah! ça sert toujours d'avoir un frère député!

Les ensembles sont convenables. La mise en scène médiocre. On ne fait plus circuler le cortège à cheval comme autrefois, cela épargne deux destriers: ci — six francs. Il n'y a pas de petites économies. En revanche, on gaspille des monceaux de poudre de lycopode à fulgurer des éclairs qui ressemblent à des incendies de meules de foin. On ferait mieux d'employer cet argent à autre chose: à faire recommander les chausses des soldats de la figuration par exemple ou à en acheter deux paires aux moines du dernier acte, leur pantalon de ville qui passe sous leur froc trop court leur donne une allure de chienlits que j'oserai qualifier de fâcheuse.

J'ai gardé pour la fin l'excellent Queyrel qui faisait sa rentrée dans Brogni et seul nous a donné la consolation d'entendre un artiste di primo cartello, en pleine possession d'une voix superbe et d'un magnifique talent. Mon Dieu, qu'il semblait dépayé dans cette *Fuive* à la douzaine!

